



<http://fanesdecarottes.canalblog.com>

Nouvelles fanes d'octobre 2008

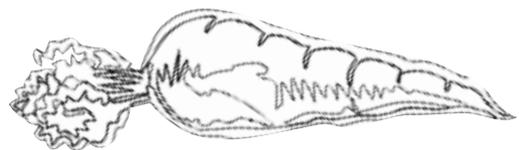


N°13

Le Fanzine du Blogzine



Edito



D'ici à ailleurs, d'avers à revers, de quotidien à exil, d'humain à machine, de vie à mort, les frontières superposent à nos vies une géométrie invisible. Et quand elles nous séparent, nous nous envoyons des messages par-dessus leurs vives arêtes. Parlons, écrivons, les mots sont parfois la seule chose à emporter de l'autre côté.

Tiens, regarde! En voici une, tu as le pied posé sur sa ligne. La franchiras-tu avec nous ?

Tu te retournes : le point de départ, perdu dans l'octobre précédent, est à présent hors de vue. En ce jour d'automne, sur la frontière de l'An II, tu fais reculer l'horizon. Si le chemin mène quelque part, tu ne le sais pas -et nous non plus. Mais c'est une belle route à faire ensemble.

Sommaire

Edito	p. 1
Frontières	p. 2
Feuilleton du dimanche	p. 8
<i>Du rififi sur l'Olympe (parties 5 à 7 - et Epilogue)</i>	
Quand la science et la fiction se rejoignent ..	p. 12
Petit jeu à quatre mains	p. 14
A vos souhaits !	p. 17
Fanes de carottes tient salon	p. 19
Port-folio SFFF	p. 22
Avec le peuple des fées	p. 24
Les auteurs d'octobre	p. 25
Mode d'emploi	p. 26
Glossaire	p. 26



L'ombre d'un bougainvillier

Caro_carito

Elle serre contre elle le pack de bières. Dans le fond de sa poche déformée, elle sent le frôlement des menues pièces. Ses pensées papillonnent. Un léger souffle remue les frondaisons des eucalyptus. Elle s'assoit lentement sur le banc. La façade immaculée de l'église se découpe avec délicatesse sur un fond empreint de brumes. Elle admire pour la première fois la place d'Armes plantée au milieu des parterres de gazon, une fontaine glousse de rires mouillés. Des groupes d'enfants tournent autour, courant et sautant avec une telle vigueur que l'étrange édifice semble sur le point de s'effondrer. Néanmoins, du brouhaha de la foule endimanchée, se dégage une mélodie apaisante qui lui arrache un sourire.

Quel mois, quelle saison, quelle année? Quelque part, dans une des nombreuses villes qui ont jalonné son errance, elle a perdu le décompte. Par hasard, elle s'est retrouvée là, à l'abri dans cet amas de maisons aux murs lézardés. Une ligne hirsute de cahutes et d'usines qui ceint la cité à fleur d'océan et de terres sèches. Elle a posé sa valise sur le béton humide des docks à la tombée de la nuit. Elle s'était longtemps laissé porter, égaré par le chagrin, de ville en ville. Son périple s'était heurté au barrage mouvant des vagues. Elle n'avait pas trouvé la force d'aller plus loin.

Est-ce l'alcool qu'elle a distillé patiemment durant des mois? Est-ce le chagrin qui a ralenti les battements de son cœur? Qu'importe. Le présent

est devenu aujourd'hui moins pesant que le passé. Il se colore d'une joie ordinaire.

La foule colorée du dimanche se hèle familièrement, rit aux éclats. Soudain elle vient à sa rencontre. Effrayée, elle voit cette masse bruyante fondre sur elle. Elle se lève précipitamment pour échapper à cette étreinte inconsciente. L'effroi la guide dans le dédale de la ville basse. Tous semblent rassemblés en une lente procession. Un cortège endimanché et hâbleur qui converge vers les terrasses ouvertes et le vieil orchestre. Elle accélère le pas, trébuche et pousse un cri quand elle sent une main qui agrippe sa cheville. Au bout du bras décharné, un corps vêtu de haillons, un visage repoussant. Affolée, elle ne comprend pas ce qu'il murmure. Il désigne d'un geste las les bouteilles qu'elle serre contre elle. Il répète alors dans un grand sourire : « Tu es ma sœur. » « Tu es ma sœur. » Son corps mince et nerveux se ramasse, prêt à fuir quand, brusquement, elle lui tend les bouteilles. Elle se devine dans les yeux rougis par l'alcool, plus fidèles qu'un miroir. Elle sait son visage hâve, ses cheveux blonds qu'une coupe sauvage a rendus hirsutes. Sa peau a sans doute cette texture grise de ceux qui s'approchent trop près de l'ivresse quotidienne. Comme ce vieil homme, elle a égaré son nom. Ils ne leur restent qu'un sobriquet. Le mendiant de la fontaine. Elle, on l'appelle Crystal. Crystal, comme les bouteilles qu'elle vient d'offrir. En s'éloignant, elle se retourne, agitant

timidement la main. L'homme ne la voit pas, protégeant son trésor.

Il est tard quand elle se retrouve devant le vieil immeuble où elle loge. Elle respire avec peine. Une fin de journée brûlante qui a vidé la ville de ses promeneurs. Et pourtant, elle frissonne sous les poussées glacées du vent. L'été se meurt, non sans panache. Son regard se trouble, des tourbillons de poussière balaient la ruelle et ses yeux pâles. La lumière crue qui s'est abattue sur la ville a viré au jaune sale. Dans la pénombre naissante, les bougainvilliers envahissent la façade et les vieux balcons de ferraille. Les fleurs vermeilles se fondent en une longue tâche rouge qui s'étend sans fin. Elle se sent happée par un flot de souvenirs. Son esprit tangué. Sa robe se plaque contre elle. Elle se sait brûlante malgré les rafales, malgré son cœur glacé.

Tout à l'heure, dans la pénombre de la bodega, elle a déjà ressenti ce vertige. José. José, ce vieil ours, laid comme l'enfer, lui a tendu son pack de bières qu'il remise au frais dans l'arrière-boutique. Et il a ajouté, avec un « C'est pour toi, Crystal » bougon, un paquet de chaussons à la viande. Elle a essuyé la timide larme qui pointait. Pas de ça.

Refugiée sur le balcon, elle s'arroge deux bouteilles. Comme tous les soirs, elle s'enveloppe d'une couverture. D'ordinaire, elle se perd en fixant la ville et les lignes de dunes et d'eaux grises qui l'encerclent. Les minutes passent alors, ne laissant que des mots dépolis et inutiles. Ce soir, son esprit est

redevenu vif et aiguisé. Elle s'accroche à la balustrade rouillée, bousculée par ces images niées qui reviennent par poignées. Cette femme, cette amie, ses lèvres qui parlent sans cesse, déversant sans discontinuer des flots de paroles. Elle aurait voulu la faire taire. Elle avait senti l'envie de la gifler à toute volée, d'écraser cette bouche recouverte de fard gras. Son geste haché ne fait rouler qu'un verre de vin médiocre. Le contenu s'étale comme une épaisse tâche de sang de pacotille. Elle n'écoute plus les mots. Elle ne peut plus. Elle ne veut plus.

De lui, ne reste qu'un parfum fané. Une odeur d'herbe coupée et d'innocence. Elle le hait, aujourd'hui encore. De toutes ses maigres forces. Pour les promesses éternelles qui tenaient sa vie en haleine. De désir en serment, elle s'était offerte, entière. Il l'avait prise dans les rets de ses mensonges. Il s'était bien moqué d'elle et elle avait laissé faire. Un salaud et une oie blanche. Il n'y avait rien à pardonner. A lui. Et surtout à soi.

L'humidité transperce la fragile couverture de laine. Les cerfs-volants ont déserté le ciel, chassés par la nuit et la tempête qui approchent. Quelques volets battent de l'aile. Son corps caresse le sol râpeux. L'ombre finissante des bougainvilliers la protège. Elle entend le murmure des vagues qui va crescendo. Une épaisse ligne noire, comme tracée au fusain, épouse l'horizon. Elle semble si proche, qu'elle pourrait la toucher. Elle devine que ce long tracé se prolonge jusqu'à elle. Elle est enfin arrivée. Là, où les démons meurent. Ce long chemin, toutes ces nuits sans rêves, ses jours écorchés vont s'achever. Elle le

sait. Les fleurs frissonnent. L'une d'elles se pose sur sa main telle un papillon de soie.

Elle se lève, il est temps de rentrer.



Il y a

Vanina



*Entre l'œil et la joue
Entre le doute et la joie
Entre le rire et le drame
Entre l'amour et la mort
Entre le corps et le cœur*

*A la frontière, fragile...
il y a la larme*





Garde-Frontière

Rose

Le problème du poste, c'est qu'on s'y sent vite seul. Au début, on a un collègue. Le mien devait avoir l'âge de mon père, et d'abord je le regardais avec respect ; je voulais apprendre.

Ce n'est qu'après quelques semaines que l'on prend conscience de ses traits tirés, de son dos voûté. De sa démarche lasse, de son manque d'énergie lorsqu'un émigrant se présente.

Ce n'est pas que ça arrive souvent. Le poste est situé à la sortie d'une minuscule commune, en dehors des axes routiers principaux, et on peut dire qu'on y est rarement dérangé. Mais malgré cette relative tranquillité, un beau jour, on prépare un café à l'eau de vie, on attend, on se demande si le collègue est en retard, peut-être malade, et au bout d'un certain temps (on prend le temps de finir la tasse de café, de relire le procès-verbal de la veille, de ranger les saisies dans un wagonnet, de faire un peu de vaisselle) ... on doit se rendre à l'évidence : il ne viendra pas, et le lendemain, le même scénario se répète. Finalement, on n'y fait plus attention.

Le plus difficile, bien sûr, c'est la nuit. Et plus encore quand on est seul. Même épuisé, on a toujours quelques difficultés à trouver le sommeil sur son lit de camp, dans le bureau imprégné par l'odeur du café froid et du papier humide. Les premières nuits, la moindre lueur nous tire de notre somnolence : on se lève, on la suit des yeux, on hésite à braquer sur elle le projecteur du mirador.

Avec le temps, on apprend

que ce n'est pas la nuit que les clandestins essaient de passer ; la nuit, viennent les mélancoliques, les indécis. Ils papillonnent du côté de la barrière en grommelant je ne sais quelles plaintes, ils frissonnent, ils rêvent de ce qu'ils verraient de l'autre côté.

Évidemment, on en rêve tous. Jamais personne ne se présente de l'autre côté de la frontière, ça doit bien vouloir dire quelque chose, non ? Qu'est-ce que j'en sais, moi ? Pas grand-chose, à vrai dire ; ça ne fait pas partie de notre formation. Législation douanière, tir à vue. Voilà ce qu'on apprend. Du droit, du feu. Rien d'autre.

Bien sûr, je connais les légendes, les prairies plus vertes, les arbres pleins de pommes, les maisons d'or. Qui sait ? C'est peut-être vrai. Du poste-frontière, on ne voit rien d'extraordinaire : une petite route à travers les champs, et une forêt. De toute façon, maintenant que je me suis trouvé une « bonne situation », comme dit ma mère, la pensée de ce qu'il y a de l'autre côté me taraude moins ; je n'ai plus le temps d'y réfléchir.

Quand des émigrants se présentent, il faut d'abord vérifier qu'ils n'essaient pas de faire passer en fraude des marchandises prohibées. Il y a ceux qui viennent avec tout ce qu'ils ont. Je sors le code, je leur montre l'article : pour passer ils doivent se dépouiller de tout. C'est ça, ou ils retournent d'où ils viennent. Ce qu'ils ont ici, dans notre pays, ça reste à nous.

Ils hésitent. Finalement, le rêve est plus fort, ils déposent

tout ce qu'ils ont amené dans l'entrepôt près du poste ou dans le wagonnet et ils passent. Je leur dis que je le garde jusqu'à ce qu'ils reviennent, mais au bout d'un certain temps, je regarde ce qui peut être vendu. Tous les gardes font ça. On n'a jamais vu quelqu'un revenir, alors, quel mal y a-t-il ? C'est pour ça que ma mère parle de « bonne situation ». Dans l'entrepôt, il y a des voitures de luxe à peine abîmées, des bracelets de diamants, des sacs de voyage. Il y a aussi des jouets, des appareils ménagers, des parachutes.

Mais bien sûr, on voit aussi des gens qui arrivent en toute connaissance de cause : ils savent qu'on ne peut quitter le territoire qu'avec très peu de choses, quelques pièces, une fleur, un mot d'un être aimé. Avec ceux-là, les formalités sont remplies en un éclair.

Mais je me rends compte que j'oublie le plus important : tout le monde n'est pas autorisé à passer la frontière, qu'il se soit dépouillé de tout ou non. Il faut des papiers, et l'essentiel de mon temps, je le passe à vérifier les tampons, les cachets et les signatures, à téléphoner aux autorités, à descendre les registres de leurs étagères : tant de gens essaient de frauder et comptent sur ma naïveté, sur ma lassitude.

Parfois, ils protestent, ils pleurent et leurs cris couvrent l'incessant cliquetis des télégrammes officiels : ça leur a pris tellement de temps et d'argent, disent-ils, il ne leur reste presque plus rien, et voilà que je leur refuse l'accès aux Territoires, et

cela sous prétexte que leurs papiers ne sont pas valables, ces papiers qu'ils ont mis si longtemps à obtenir... Je regarde sur la grande liste, mais il y est écrit que j'ai l'interdiction formelle de les laisser partir, qu'il faut les renvoyer à la grande ville de T***, et leur prendre ces papiers, afin qu'on n'en parle plus.

J'ai quelques phrases pour ces occasions-là, histoire de détendre l'atmosphère ; je les ai apprises de mon ancien collègue : « allons, allons, maintenant respirez un grand coup et séchez vos larmes, vous allez inonder mon bureau », « ce n'est pas encore pour aujourd'hui le grand soir », « on en reparlera quand vous aurez pris du ventre ».

Parfois, les choses sont encore plus compliquées : un émigrant se présente, et il est poursuivi. Dans ces cas-là, il faut agir vite. Nous avons ordre de faire feu sur le poursuivant, et ce, sans sommation. En cas de violence, l'émigrant n'a pas de papiers à nous présenter, il est libre de traverser si cela peut le sauver.

Généralement, la personne à ses troussees se relève après quelques minutes. Quand c'est un agent de la sécurité, il porte un gilet pare-balles. Ensuite, il réquisitionne le téléphone du poste pour appeler sa hiérarchie. Il profère parfois des menaces, mais il connaît le code comme moi, et jamais aucun rapport n'a mis en péril la carrière d'un garde-frontière.

Non, c'est plutôt la lassitude, l'épuisement. Comme mon collègue, autrefois. Il y a longtemps.

En fait, je vous ai dit qu'il s'était dissous dans la nature un beau matin, mais ce n'est pas tout à fait vrai. Un jour, il s'est présenté

au poste, en civil cette fois. Ses cheveux avaient blanchis et il marchait péniblement, mais je l'ai reconnu à ses favoris que je trouvais déjà passés de mode, à l'époque, et à la photo de sa femme dans son porte-feuille, portrait que j'avais vu à plusieurs reprises. Il m'a fait un petit signe de reconnaissance tandis que je gardais le sérieux réglementaire.

Il y a des moments, bien sûr, où je regrette cette carapace que nous sommes obligés d'endosser. Quand mes voisins ont émigré l'autre printemps, je ne me suis pas permis la plus petite familiarité ; les papiers étaient en règle, mon voisin a eu un petit regard en arrière, comme pour me saluer, mais je suis resté impassible.

Le jour où mon collègue s'est présenté, ça s'est passé un peu comme ça. « Rapprochement de conjoint », était-il écrit sur le document officiel. Je l'ai tamponné, et j'ai essayé de ne pas relever les yeux en lui rendant

ses papiers.

« Vous n'avez pas dû la faire passer, elle a émigré à Y***, il y a quatre ans maintenant. Heureusement que j'ai le droit d'emporter ça, sinon peut-être qu'elle aura refait sa vie et qu'elle ne voudra plus me reconnaître ! » a-t-il dit d'un ton enjoué.

J'ai levé les yeux, il me montrait son alliance.

Aucune phrase réglementaire ne me venait à l'esprit.

Sa bouche esquissa un sourire : « Bon, on en reparlera quand vous aurez pris du ventre ! »

Et il s'éloigna.

Je l'ai regardé s'engager dans le chemin à découvert, jusqu'à ce qu'il disparaisse dans les premiers bosquets. Je suis resté là, je ne saurais pas dire combien de temps.

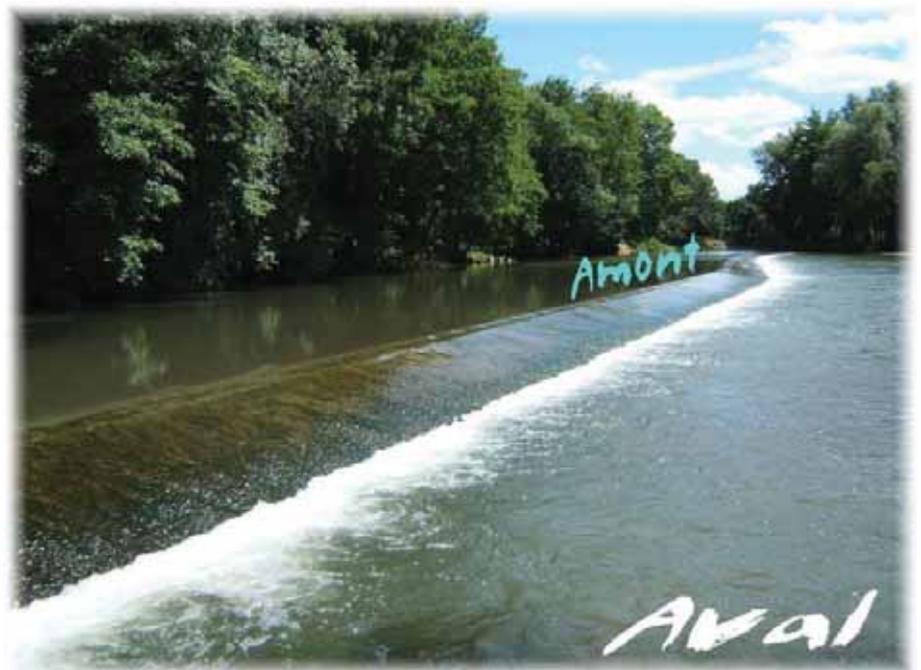
C'est ce soir-là justement que mon jeune collègue a pris son service.



Avers & Revers

à suivre...

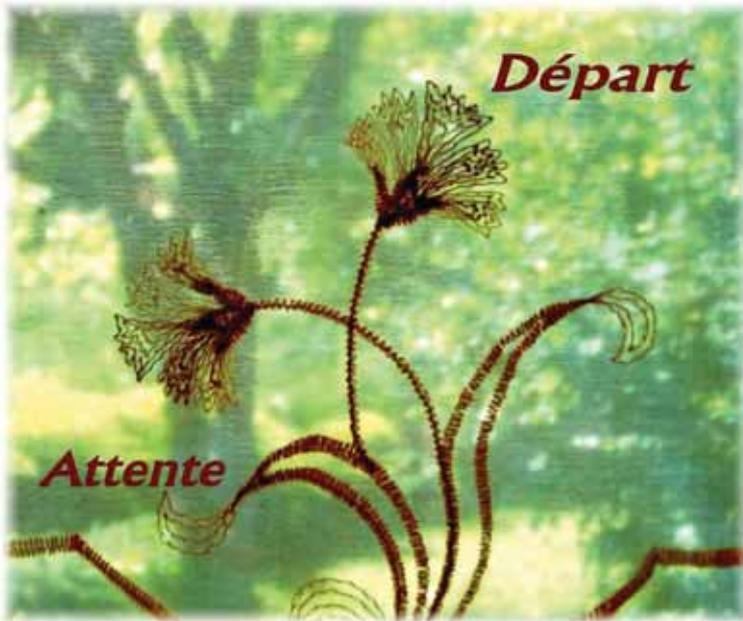
MAP



Avers & Revers

à suivre...

MAP



Wet backs

Il regarde derrière lui et attend. Pas l'ombre d'un mouvement, à peine entend-on le clapotis des eaux du fleuve. Rien ne trahit la pénombre. Seuls les légers craquements de la nuit troublent le silence.

Il s'apprête à reprendre sa route quand une masse sombre surgit d'un rocher. Ce n'est rien. Il s'agissait sans doute d'un visiteur nocturne. Il sait qu'il devrait raisonnablement continuer sa route pour atteindre le prochain rendez-vous. Le Rio Grande* se tient derrière lui. Mais ses jambes refusent d'avancer. Les pensées qu'il a chassées pendant ce long périple affluent soudain, le laissant brisé de fatigue. Quito -Nouveau Mexique. Des kilomètres de poussières avalées, la peur au ventre.

Il pose à ses pieds le sac qu'il a réussi à ne pas égarer. Il sent contre sa peau sale et humide

aussi les quelques billets qu'il a glissés et que les passeurs ne lui ont pas dérobés. Sésame d'une nouvelle vie. Pour l'instant, des USA, nom magique qui résonne depuis des mois dans ses rêves fous, il ne sait rien encore. Il présume que le choc sera violent, chaque jour sera difficile. Travailler, se méfier des siens comme des autres. Courber l'échine.

Mais cela, il sait faire. Il avait un travail dans son pays. Et puis un autre... un troisième. Cela ne suffisait pas. Pas depuis que son père n'était plus là. Aucune chance de gagner plus d'argent, de repousser un peu la misère. Il fallait que cela cesse. Les allées et venues de sa mère à l'autre bout de la ville. Les fins de mois au plus juste. Voir sa sœur et ce neveu qu'ils hébergeaient trimer à l'école pour rien. Les A qu'ils ramenaient avec un sourire ne

pouvaient régler les droits d'entrée vertigineux des universités. Quant à lui, il pouvait tout au plus inviter une fille à boire un verre ou manger un petit bout de quelque chose dans un resto du port. Pas de roses, pas de petits bijoux, même une bague. Impossible de rêver plus loin.

Dans les vagues noires du Rio Bravo*, il devine sa maison, ce bout de rue poussiéreux et les cactus qui poussent comme du chiendent. Un trois-pièces exigu qu'il partage avec sa famille et les fréquents hôtes de passages. Les repas dans la vieille cuisine où l'on trouve toujours une bouilloire pour le thé du soir et du riz même quand l'inflation touche des sommets et que les magasins sont vides. Les fins de semaine à la plage à plonger dans les eaux dures du Pacifique. Chez lui, il n'y a rien sauf... eux. Sa famille. Les siens. Ne regarde pas mes larmes, hijo, regarde devant toi. Pour toi, pour nous, tu dois partir. Une bourrade affectueuse et il se retrouve dans la rue.

Il est temps de les quitter, une deuxième fois. C'est ici que se trouve la frontière invisible, la frontera, que tous ceux qui l'ont précédé ont rencontrée. Celle que l'on ne traverse pas avec de la chance ou à la nage. Non, celle que l'on franchit avec des larmes. Il jette son sac sur l'épaule, il est temps de partir.

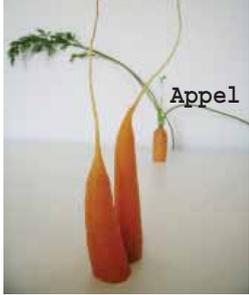
Avers & Revers

FIN

MAP



* Rio Grande - Rio Bravo : Le Río Grande est un fleuve qui sépare le Mexique et les États-Unis. Nommé Rio Grande aux États-Unis, il s'appelle Rio Bravo au Mexique.



Du rififi sur l'Olympe

Chapitre 1 à 4 : voir le « *Fanes de septembre 2008* ».

Chapitre cinq

« *Un fanal dans la nuit* »

Il entendit le trottement discret de son épouse. Une main douce malgré l'âge se posa sur son épaule. Elle tira doucement sa manche, il se retourna lentement, détachant ses yeux de la vallée avec peine, et la suivit. Sa toge était prête. Il était temps d'y aller.

Les aiguilles indiquaient neuf heures quinze sur le cadran de l'église baroque qui contrastait avec les austères bâtiments du ministère. Chronos secoua sa chevelure argentée. Il ajusta quelques plis, embroussailla sa barbe et ses sourcils. Il avait vraiment perdu l'habitude de porter le costume traditionnel. Il s'appesantit sur le petit groupe qui l'avait accompagné: Rhéa, Zeus, leur turbulent et célèbre rejeton, Hermès son petit-fils tendrement aimé, et le vieux Charron. Il omit intentionnellement de voir l'angoisse tapie sous les sourires de façade. Face à l'épreuve, il leur avait toujours seriné *Faites bonne figure*. Il serra quelques mains, caressa la joue de Rhéa et se dirigea d'un pas ferme vers la porte vitrée qui le séparait de l'immense hall pavé de marbre rosé et des corridors en enfilade où s'alignaient les portes numérotées à l'infini. Il ne se retourna pas et tendit sa convocation au planton de service.

Après avoir longtemps cherché, il finit par trouver le service désigné dans la convocation. Il s'assit sur une des banquettes en bois ciré, inconfortable, et attendit. Boiseries lustrées et rangée de portes anonymes. Il regarda à nouveau le petit bout de papier bleu que lui avait tendu la réceptionniste. Bureau 404 -B03. Il leva la tête et observa un long moment les lettres et les chiffres

chromés sur la porte de droite. Minuscule dans cet immense corridor vide, comme une perle solitaire sur un long cordeau, frissonnant sous sa toge à l'antique, il se sentit profondément seul et suranné.

Il était plongé dans ses pensées depuis une éternité lui semblait-il quand quelques bonzes vêtus de soie orangée et une femme aux yeux alourdis de khôl et dont chaque pas faisait cliqueter les médailles qui ornaient ses chevilles. Ses pieds nus effleuraient avec grâce les lattes brunes. Présentations succinctes. Puis plus un mot, tous semblaient faire preuve d'un calme hors du commun. Hormis un léger tic au coin de la bouche du vénérable asiatique ou un tremblement furtif des breloques dorées. Ou un raclement de gorge inopportuniste.

La porte de droite s'ouvrit doucement, provoquant un léger flottement divin. Les bonzes se levèrent en un gracieux ballet, et Chronos se retrouva seul avec sa voisine, entourée d'un nuage odorant d'épices. Poliment, il s'enquit de ses origines, de sa spécialité. C'était une déesse populaire résidant à Saint-Domingue mais originaire d'Afrique. Avec des origines fortement chrétiennes. Un métissage, donc. Chronos, « Grec, simplement grec. » Il se rembrunit en écoutant ses paroles. Comme leurs pouvoirs avaient diminué ! Ils apportent un peu d'érudition ou de piquant dans la vie des hommes. Quelques vérités éternelles et des mythes enchanteurs. Que pensait-il venir accomplir ici ? Protéger les siens ? Lui, le vieillard chenu. Et de quoi ? De leur inutilité. Les humains les considéraient désormais comme des idoles de pacotilles. Quoi qu'ils fassent, ces derniers s'éloignaient d'eux, grisés par d'autres lucioles. Peut-être cette femme, jeune encore, était-elle la dépositaire de quelques illusions de jeunesse ? Sans doute croyait-elle posséder la source vivifiante capable d'étancher cette quête incessante, cette soif de connaissance inextin-

guible que chacun porte en soi ? Bah, les dieux ne sont que des effigies usées. Il se sentait las, épuisé d'avoir touché l'incroyable légèreté et la vacuité désarmante des hommes. Dérisoire labeur que de leur servir de fanal dans la nuit.

Chapitre six

« *Sur un banc du Ministère, en bois et le moral au plus bas* »

La porte de gauche grinça ; il était temps de se présenter à ses juges -en réalité, une rousse assez agréable dont l'expression indéchiffrable le mit subitement mal à l'aise. Était-elle réellement humaine ? Elle le détailla de la tête au pied avant de lui monter une chaise et planta un regard en acier bleuté dans ses yeux usés. Quoi, un homme ne peut apprécier les belles choses ? Il s'était simplement senti hypnotisé par le pendentif de mauvais goût qui se perdait dans les vallonnements d'un décolleté pourtant bien amical, lui. Il pensa aux globes dodus qui se devinaient sous les cotonnades colorées de la charmante Dominicaine et d'autres encore. Mais c'était la une première, une rencontre avec des obus à l'agressivité toute teutonique. Une Walkyrie, ce serait bien un complot digne des dieux nordiques, ces fanatiques de l'anneau et autres billevesées. La chaise était aussi inconfortable et dure que l'accueil.

La fonctionnaire tendit sa main vers le dossier qu'il tenait dans ses mains. Elle s'en saisit, l'ouvrit à la vitesse d'un éclair et se mit à tapoter nerveusement sur son clavier. Quelques mots glissèrent entre ses lèvres sans couleurs. « Bien. » « Intéressant. » Au final, elle appuya triomphalement sur un bouton et un cube gris cracha quelques feuilles. « Votre dossier est presque achevé, j'ai encore quelques éclaircissements à vous demander. Je passe le fait que j'ai un peu de mal pour savoir qui vous êtes vraiment Cronos ou Chronos, ça vous amuse ce côté double-personnalité, hein ? Bon revenons à votre dossier. Notre service d'enquête est très efficace mais par mesure d'humanité nous laissons à nos employés dix-sept minutes et quarante-trois secondes pour vous défendre. » Le temps de répondre son souffle et Chronos avait déjà entamé son crédit temps. « De quoi m'accuse-t-on ? » bredouilla-t-il. Une erreur de défense qui lui coûta cher car l'adversaire au boucles rousses

attaqua illico. D'un ton indigné, elle se fendit d'un discours haineux sur leurs histoires remplies jusqu'à ras-bord d'infamies : rapt, viol, sang, vendetta, guerre, pornographie... « A cause de gens comme vous, il n'y a plus de morale. Celui-là cuisine son fils et le fait servir à ses invités ! Et vos coucheries ? au point où l'on ne sait plus qui est le fils de qui. Tenez, regardez : nous avons fait une enquête chiffrée sur le nombre de viols, incestes, adultères etc. Notre statisticien est en maison de repos. Il a dû créer un nombre de cas particuliers jamais atteint ce qui a fichu en l'air son programme. Et vous osez me demander ce que l'on vous reproche ? A cause de vous, des gens ont pondu des théories hasardeuses sur l'Oedipe et d'autres idioties. Ce Freud, là. Et vous traitez tout avec une légèreté, allons-y gaiement le fils oublie de changer de voile et hop un petit plongeon suicidaire, on donne son nom à la mer. Parce que vous donnez quand même dans le morbide. Il faut le dire. En plus vous êtes tellement arrogant que l'on vous retrouve partout. Vous avez même une planète à votre nom ! Saturne ! Pas de protestation : si ce n'est pas vous, c'est votre cousin l'italien. Et Aphrodite, vous croyez que c'est un conte pour les enfants, sa naissance ? D'ailleurs, nous avons vérifié dans le dossier médical de votre père. Non, rien du tout, son intégrité masculine n'a pas été endommagée. Une pure fable mais franchement vous vouliez faire passer quel message ? Que l'éternel féminin fait même perdre leurs moyens aux vieillards ? C'est pas avec des histoires pareilles que vous allez sauver vos têtes ! »

Chronos la vit se lever et sortir d'une armoire quatre gigantesques classeurs. « Là, tout est là. » marmonna-t-elle. Et il sentit la sueur le recouvrir, une pellicule moite et désagréable, la peur. La méduse en face de lui dut le sentir car elle leva la tête : « Vous pensiez vous moquer de nous. C'est fini, bande de suceurs de sang. C'est la fin. » La lueur fanatique qui pointait au fond de cet iris parfait ne lui disait rien qui vaille. Il savait qu'il y avait bon nombre de squelettes enterrés dans l'épais livre qui recueillait toutes leurs histoires. Son esprit se mit à vagabonder. Tiens, que devenait-il ce brave Glaucos. Justement il fallait qu'il lui demande...

« Rhâââââ... Voilà, non mais ça c'est le pompon ! Comment voulez-vous que nous vous passions cette histoire-là. » Le vieil homme leva les yeux vers la harpie qui se tenait devant lui et qui brandissait une feuille de papier. « Tirésias. » lui

lança-t-elle d'un ton accusateur. Qu'avait-il fait le brave ? Il avait plutôt été bon dans sa partie. Une apostrophe cinglante le tira de sa réflexion : « Non mais, comme châtement, on ne lui a infligé que la cécité à ce monstre mais c'est une guerre qu'il fomentait. » Soudain, il se souvint de l'histoire et ne put se retenir de rire. Si elle savait... Tirésias n'avait jamais été aveugle, enfin le service avait dû constater cela de visu. Pour son changement de sexe temporaire, personne ne lui avait vraiment demandé de précision. Même chez les dieux, on pouvait rester discret. Et ils avaient tous été très fiers de la répartie qu'ils avaient mis dans sa bouche suite à une querelle de la très jalouse Héra avec Zeus : « Si en amour le plaisir était compté sur dix, les femmes obtiendraient trois fois trois et les hommes seulement un. »

Il pouvait en être fier car cinq minutes après avoir rappelé à la rousse fonctionnaire du bureau 404 -B03 cette tirade mémorable, elle le mit dehors sans ménagement avec un dossier de défense à constituer, ou du moins une idée qui pourrait redorer leur blason défraîchi. Mais le ton de la dragonne était sans appel. Comment faire confiance à un avaleur de rejets ? La porte se referma sur quelques dieux à têtes d'animaux, des orientaux, sans doute de Basse-Egypte à leurs vêtements. Chronos n'avait plus qu'à rentrer chez lui et trouver une idée géniale. Un miracle.

Chapitre sept

« *Un signe de Russie* »

Les cloches qui sonnaient à toute volée le tirèrent de sa réflexion. Ainsi le vague amas vitré, bétonné sur sa gauche devait être une église. Il s'était retrouvé éjecté du ventre pansu et paperassier du ministère sans même s'en rendre compte. Sans doute avait-il marché à travers les enfilades des corridors boisés. Groggy. Ereinté. Abasourdi par la nouvelle. Etouffé par la voix monocorde par M. Bureau 2014 b -C3. Il était sorti, un dossier dans les mains, qu'il avait fourré dans son sac de toile. Et il avait déserté les lieux. Tremblant en pensant à un avenir pas très engageant. Même la sacro-sainte religion très chrétienne semblait passer un sale quart d'heure, enfin d'après ce que lui avait fait comprendre à mi-mots leur rousse et bureaucratique tortionnaire ; une histoire de femme pécheresse qui nettoyait les pieds de quel-

qu'un avec ses cheveux, cela avait fait désordre chez les culs-bénis. A l'évidence, Chronos pouvait se faire un sang d'encre, la mythologie grecque empestait le souffre !

Sur l'esplanade, alors qu'il serrait un imprimé abscons entre ses doigts noueux, il leva les yeux vers un soleil sans fard. Le ciel se rencognait, à l'étroit entre les hautes tours grège. Dire qu'il préférait encore être ici, malmené par les ballottements du cœur de la ville, que dans sa campagne familière. Cette angoisse lancinante lui pesait. Tous ses proches auraient pu lire en lui à livre ouvert ; leur fin était proche et il ne pouvait supporter le reflet de cette faillite dans leurs yeux apeurés. L'imminence de la catastrophe le paralysait. Ici, il sentait la vie traverser son corps. Il était un vieillard certes mais il avait l'allure jeune que tous affichaient avec morgue. Il se mit à déambuler le long des boutiques, des Starbucks et autres chaînes stéréotypées. Finalement cette uniformité malade avait du bon : elle créait en trois pâtés de maisons une impression de chez-soi à n'importe quel quidam. Entraîné par ce bien-être inédit, il se mit à marcher le long des rues, effleurant les corps pressés et aveugles. Leurs itinéraires raidis qui ne démordaient pas d'un iota le fascinaient ; une trajectoire presque céleste.

Les rues s'emplirent soudain de vendeurs ambulants qui s'apostrophaient à qui mieux mieux colorées. Une symphonie amusée et criarde. Il se mêla sans peine à la foule, s'attardant avec un groupe de touristes à un étal de céramiques, dépassant trois jongleurs, allant à contre-courant en admirant les merveilles éphémères d'un peintre à la craie. Et échoua sur un banc orange étincelant. Il donnait sur un parc à ciel ouvert. Le soleil avait déjà atteint sa course de mi-journée et les familles et les vieillards faisaient mine de rentrer chez eux. La chaleur humide de l'été transperçait l'épais feuillage des chênes qui veillaient sur les badauds. Face à lui, un lac de poche aux reflets émeraude et dorés où croupissaient quelques canards.

Il sentit soudain le poids d'un homme qui s'asseyait à ses côtés. Dans une langue approximative, l'étranger s'adressa à lui. Sans doute sa barbe bouclée inspirait confiance car il lui raconta en une dizaine de minutes l'histoire de sa vie. Son enfance dans une ville près de Moscou. Les années noires, les années d'espérance. Sa nomination en tant que professeur chargé d'une chaire d'épistémologie des sciences, son grand cheval de bataille, et la déchéance jusqu'à cet emploi d'homme-sandwich

pour une agence de voyages spécialisée dans les tours folkloriques à l'est du Danube. Il sortit de la poche droite de son complet gris un dépliant en quadrichromie vantant les charmes suaves de Sainte-Sophie et des ruelles de Cracovie, et une flasque de vodka transparente dont il avala une longue goulée. Était-ce l'alcool ou la nostalgie ? Ses yeux s'assombrissaient, s'enfonçant douloureusement dans ses orbites. Il chantonna une vieille ballade en russe dans laquelle surnageait des expressions grecques. Soudain, il se mit à gémir sur le devenir de sa patrie, oui sa terre nourricière, une seconde mère pour lui qui avait perdu la sienne en bas-âge. Amalthée oui ! C'était cela. Il faillit faire chanceler Cronos qui ne s'attendaient pas à ce que le fait de mentionner la vieille bique produise un tel sursaut de nostalgie et de sentimentalisme chez le vieil homme.

Et ce fut grâce à ce vieillard larmoyant, que Chronos trouva enfin la solution à ses problèmes. Il se promena encore un peu pour mettre au point les grandes lignes de son projet. Il ne lui restait plus qu'à contacter ses plus éminents et brillants comparses. Ulysse et sa parentèle officielle et officieuse, Sisyphe et Autolykos. Prométhée, dont l'intelligence n'était plus à prouver. Et sans doute, oui il faudrait en passer par là, Epiméthée le bien-nommé, celui qui « pense après » ; qui mieux que lui pourrait comprendre cette actualité qui ne semblait vivre que dans l'instant sans même jeter un regard à la droite imperturbable qui glisse d'un infini à l'autre...

Epilogue

« Où un lifting vous redonne une nouvelle jeunesse et confiance en l'avenir... »

Rhée venait d'ouvrir le magazine dont elle caressait la couverture glacée : son petit-fils faisait la Une. Hermès avait réussi à s'immiscer à un poste-clef du ministère. C'est qu'il savait manier la promotion-canapé avec le doigté que leur conféraient à tous de fréquentes galipettes champêtres ! Il était bien en vue, sur le pont ivoire d'un yacht croisant vers Naxos. Quelle triomphe pour celui qui n'était qu'un paria il y a quelques mois à peine ! Elle jeta un coup d'œil à Cronos. Il n'avait pas changé, il regardait obstinément les collines où il

allait bientôt disparaître par quelque sentier connu de lui seul. Un des compromis pour leur survie. Elle se replongea avec délices dans sa lecture, admirant avec orgueil la délicate french manucure qui ornait ses orteils. Des pieds grecs bien sûr ; égyptiens, c'était tellement commun. Surtout en ce moment, quand tout ce qui touchait à la culture hellénistique se transformait en or. Un vrai Pactole. Même les plus ringards, les plus déchaînés d'entre eux faisaient la une de Détective.

Elle regarda déambuler ce parvenu d'Epiméthée et son ondulante femme, Pandore la trop bien nommée, qui jacassaient parmi tous ces corps dorés, liposucés, et ces visages d'adorateurs serviles liftés de frais. Des frimeurs. Elle se réinstalla confortablement : qu'importait ? Leur survie était assurée. Si ce fat et sa poseuse n'avait que trois grammes de cervelle, elle savait que Hermès malgré son sourire de requin avait vite appris les ficelles des comptes d'Helvétie ou des îles lointaines aux noms étranges, Caïmans, Bermudes, Sint-Maarten (quel nom barbare ! quelle idiome rustique !). A défaut d'avoir une immortalité bien éphémère, ils avaient de quoi acheter un avenir.

Chronos avait gravi la montagne d'où il pouvait admirer le berceau de leur second empire : une vaste entreprise où les hommes goûtaient la fugace impression d'appartenir à la gens très fermée des dieux grecs. Il en riait souvent dans sa barbe même si, par moments, il avait la nostalgie de ces matins qui embaumaient l'olivier et la lavande et où seul le babil des oiseaux le distrayait. Tout ce clinquant le fatiguait et il venait, ici, dans ces collines préservées par une montagne de devises retrouver la saveur du paradis, le luxe de l'ennui.

FIN



Quand la science et la fiction se rejoignent

InFolio & Llo

Quand les robots nous entourent

Quittons les fonds marins peuplés de calmars géants pour nous tourner, non plus vers des monstres de chairs, mais vers des « monstres » issus de la technologie : les robots.

On pourrait penser que les robots sont une invention récente. Or, si le terme « robot » n'a effectivement été inventé qu'en 1920 par l'écrivain d'origine tchécoslovaque Karel Capek dans sa pièce de théâtre « *R. U. R.* » (Rossum's Universal Robots), le concept de machines au mouvement automatisé est, lui, plus ancien. Héron d'Alexandrie, ingénieur, mécanicien et mathématicien grec du I^{er} siècle après JC, a ainsi conçu de nombreuses machines hydrauliques. Il a rédigé le « *Traité des automates* », et est considéré comme l'inventeur des premiers automates. De plus, pendant le Siècle des Lumières, de nombreux mécaniciens de génies inventaient déjà des automates programmés pour écrire, parler, jouer de la musique ou tisser. En 1738, Jacques de Vaucanson avait même créé un « canard digérateur » très perfectionné [1].

En Science-Fiction, les fameuses « trois lois de la robotique » ont, quant-à elles, été énoncées par Isaac Asimov en 1942 dans sa nouvelle « *Run-around* ». Elles régissent le comportement des robots dans la société humaine et leurs interac-

tions avec les humains. (1/ Un robot ne doit pas porter atteinte à un être humain ni, en restant passif, laisser cet être humain exposé au danger. 2/ Un robot doit obéir aux ordres donnés par un être humain sauf si de tels ordres entrent en contradiction avec la Première Loi. 3/ Un robot doit chercher à protéger son existence dans la mesure où cette protection n'entre pas en contradiction avec la Première Loi ou la Deuxième Loi). Ces règles ont, par la suite, été reprises et respectées par de nombreux autres auteurs de la Science-Fiction.

Les machines automatiques, dans le monde actuel, participent à une part importante de nos activités et interviennent dans trois domaines majeurs : les robots ludiques (jouets et robots de démonstration), les robots qui travaillent à la place des humains ou les aident et les robots de recherche, qui permettent de faire avancer la science.

Sony, au début des années 90, a commencé à développer une gamme de robots ludiques, très évolués. Le premier se présente sous la forme d'une petite chien, Aibo [2] qui est capable d'exprimer des émotions par son attitude, possède des capteurs tactiles pour réagir aux caresses, et peut reconnaître les voix et les visages. Cette production a été

interrompue en 2006, et c'est désormais le constructeur coréen Dasatech qui met sur le marché un petit robot canin, Genibo [3], assez similaire à Aibo. Le second robot de Sony est un petit personnage humanoïde, Qrio [4]. Haut de 58 cm, il a la capacité de reconnaître la voix, d'interagir avec les personnes l'entourant, et de se déplacer de manière bipède. En bien moins ressemblant, il peut nous faire songer au petit garçon-robot, David, adopté par un couple, après que leur enfant ait été cryogénisé, dans le film « *A. I.* » de Steven Spielberg (2001).

Les roboticiens travaillent également à animer des peluches, comme les WooWee [5] qui clignent les yeux et ouvrent la gueule. Loin des grands groupes et de la grande série, des projets indépendants et plus poussés existent également tel cet « ours-agile » [6] créé par une électronicienne mécanicienne française, et dont on peut suivre l'évolution du prototype. Cette fois tout le corps sera articulé et des fonctions plus avancées permettront au robot d'acquiescer de l'autonomie.

Par ailleurs, une société japonaise se spécialise dans la location de robots et automates, par exemple pour des expositions [7]. La course à l'amélioration des robots d'accueil génère

aussi des produits de plus en plus perfectionnés, tel cet actroïde [8] proposé par cette société de location. Ce personnage féminin peut être utilisé pour tenir des conférences, en plus de pouvoir employer des attitudes et des mimiques très réalistes, du fait de son apparence très humaine.

D'une certaine manière, tous ces robots sont à la fois ludiques et remplacent les humains.

Ce ne sont pas les seuls robots qui se substituent à l'homme pour effectuer des tâches relativement répétitives. Ainsi il existe plusieurs modèles qui tondent le gazon ou aspirent les poussières dans un périmètre préprogrammé. Ce concept de robot « à tout faire » est également exploité dans le film « *L'Homme Bicentenaire* » de Chris Columbus (1999), adapté d'une nouvelle d'Asimov du même nom parue en 1976. Le robot domestique NDR-114 appelé Andrew s'occupe alors de la cuisine, du ménage, du bricolage, et même de la surveillance des enfants. Dans notre réalité, la garde des enfants n'est cependant pas encore confiée aux machines, alors que ce thème se retrouve également dans « *Lothar Blues* » de Philippe Curval (2008) qui décrit une société en 2020, dans laquelle les parents n'arrivent plus à gérer correctement l'éducation de leurs enfants, et ce sont alors des robots qui servent de nurse : les similis.

Mais d'autres robots remplacent les humains dans des tâches bien plus ardues comme, par exemple, les bras mécanisés employés, entre autres, dans des

usines de construction automobile, ou encore pour l'exploration en milieu hostile, extra-terrestre, sous-marin ou nu-cléaire (télémanipulateur des boîtes à gants ; intervention sur des sites radioactifs), ou inaccessible comme des décombres sur des lieux d'accident, une zone de séisme, ou un terrain miné [9].

Les robots utilisés pour la recherche rentrent eux dans une catégorie très particulière. Ils servent de sujet d'étude dans des laboratoires pour améliorer la recherche dans bien des domaines. C'était déjà le cas pendant le Siècle des Lumières quand les mécaniciens et les chirurgiens s'associaient pour étudier la nature en tentant de la reproduire [10], tel Jacques de Vaucanson qui travaille en collaboration étroite avec le chirurgien Le Cat. En plus du « canard digérateur », ils ont développé un automate à circulation sanguine, commandé par Frédéric le Grand. Plus récemment, on peut citer le robot Rabbit, employé pour étudier la marche bipède et la course au Laboratoire d'Automatique de Grenoble [11].

Ainsi, dans le monde des sciences, les robots prennent la place des humains en bon nombre d'occasions et deviennent de plus en plus présents dans notre environnement. Cette proximité fait que la frontière entre l'homme et le robot, qui jusqu'ici restait assez immense, semble amenée à devenir de plus en plus ténue : ils sont de plus en plus souvent programmés pour acquérir de l'expérience et de l'autonomie, ils sont construits pour ressembler de plus en plus à l'homme

et pour sembler ressentir des émotions. Par opposition, dans l'univers de la fiction la séparation entre l'être de chair et l'être de métal est d'ores et déjà quasi abolie ... ce quasi ne tenant qu'à quelques subtiles distinctions.



[1]

http://fr.wikipedia.org/wiki/Canard_dig%C3%A9rateur

[2]

<http://support.sony-europe.com/aibo/index.asp?language=fr>

[3]

<http://www.zonerobotique.com/article-111115-genibo-remplace-aibo.html>

[4]

<http://www.zonerobotique.com/article-111110-qrio-le-robot-de-sony-.html>

[5] <http://www.esend.com/WowWee/>

[6] <http://ours-agile.org/>

[7]

<http://www.kokoro-dreams.co.jp/english/robot/event/robot.html>

[8]

<http://www.kokoro-dreams.co.jp/english/robot/act/index.html>

[9]

<http://www.zdnet.fr/actualites/internet/0,39020774,39366991,00.htm>

[10]

<http://www.yannminh.com/french/TxtRobotCNAM060.html>

[11]

<http://robot-rabbit.lag.ensieg.inpg.fr/Prototype/rabbit.php>





Petit jeu à quatre mains

Règles

Pour son nouveau jeu, Fanes de carottes vous propose de **jouer à deux**, et de réaliser un **fragment de correspondance** (chaque joueur représentant un personnage).

Vous pouvez nous envoyer un **échange** de lettres, de cartes postales, de petits mots laissés dans les chaussures ... dans un contexte privé, professionnel ou administratif...

Comique, romantique, assassine, touristique (non il n'y a pas d'intrus dans la liste) vous

avez toute latitude pour imaginer votre correspondance

du moment que vous y introduisez, même de façon marginale, un élément fantastique, magique, absurde, ou science-fictionnesque.

Quant à la longueur des textes et au nombre de documents demandés ... nous vous laissons avec une belle confiance décider par vous-mêmes de la limite à tracer entre trop et trop peu, sans perdre de vue que ceci est un jeu, et ne devrait donc pas demander à vos relectrices autant de travail qu'un feuilleton !



Météo des cœurs

Caro_carito - Pandora

Le samedi 26 juillet,

Cher Gérald,

Je reprends notre conversation téléphonique inopportunément interrompue par une défaillance de notre bien-aimé opérateur. Figure toi donc que mercredi dernier, j'ai trouvé un colis au Square des Alouettes... Depuis le plan Vigipirate, je suis demeuré assez méfiant avec les colis abandonnés. Mais celui-là avait vraiment l'allure d'un paquet banal. En fait, c'était une grande enveloppe kraft assez épaisse. Je l'aurais bien laissé là. Après tout, même si ce coin reculé du parc est relativement peu fréquenté, il était vraisemblable que celui, ou celle qui l'avait perdu, y repasserait.

Oui, mais le ciel avait des accents menaçants. Et je sentais bien que le mince rempart de papier ne protégerait pas le contenu d'une averse d'été soudaine. Je décidai de le prendre avec moi et de revenir le remettre à sa place dès qu'un peu de ciel bleu le permettrait.

Depuis c'est la douche écossaise ininterrompue. J'ai beau guetter à la fenêtre. Il a plu sans discontinuer. Comment est-ce possible en plein été ? Comment est-ce possible de manière générale ?

Je ne regarde jamais le journal de 13h mais vendredi, je devais vérifier les prévisions météorologiques. Catastrophiques. En ce temps de vaches maigres au niveau des nouvelles, cela faisait même

la Une. A croire qu'un nuage s'était introduit dans le tube cathodique.

Après déjeuner, j'ai décidé que j'allais ouvrir ce colis, peut-être trouverais-je une indication sur le ou la propriétaire. Après bien des hésitations, j'ai fini par l'ouvrir ce matin. J'y ai trouvé un livre et un brouillon de lettre. Heureusement, la propriétaire avait inscrit son adresse au dos de l'enveloppe. Je lui ai donc envoyé un petit mot juste avant que la poste ne ferme ses portes.

Je te raconterai la suite par écrit ou par oral, suivant les desiderata de notre pourvoyeur de lignes.

Au plaisir,
Pierre

* * * *

Le samedi 26 juillet

A l'attention de S H,

J'ai trouvé, dans le Square des Alouettes, un paquet qui, semble-t-il vous appartient. Je vous laisse mes coordonnées et me ferai un plaisir de vous le rendre en mains propres ou par la poste selon votre convenance.

*Cordialement,
Pierre V*

* * * *

Le mardi 29 Juillet

A l'attention de Pierre V

Monsieur,

Je ne saurais vous dire combien votre lettre m'a soulagée.

Le paquet que vous avez trouvé n'a pas beaucoup de valeur marchande mais j'aurais été désolée de sa perte. Le livre qu'il contient est en effet épuisé et il m'est d'une grande utilité dans mon travail de météorologiste.

Si, pour retrouver mes coordonnées, vous aviez parcouru la lettre du paquet, j'espère que vous ne vous en êtes pas effrayé. Il s'agissait, bien sûr, simplement d'un exercice d'écriture et il ne faut absolument pas prendre au sérieux ce que vous auriez pu y lire.

Je vous propose que nous nous retrouvions au square où vous avez trouvé le paquet, samedi prochain à 14 heures.

Avec toute ma gratitude et dans l'attente de votre réponse,

Sabine H

* * * *

Le samedi 5 août

Cher Gérald,

Figure toi que j'ai eu une réponse, laisse-moi te narrer la suite de mes aventures.

Il n'y a pas de hasard. Si je n'avais pas eu cette fièvre qui m'avait éreinté, je n'aurais pas eu la visite du facteur avec ce recommandé inutile, je n'aurais pas reçu cette lettre à temps. La poste me semble aussi compétente que notre fournisseur téléphonique.

En prenant le livre oublié par mégarde par S., je n'avais même pas eu l'envie de l'ouvrir et ce bout de papier est tombé. Avec ma discrétion habituelle, je n'en ai lu qu'une ligne. Mais là, comme elle m'en a reparlé, je me suis senti autorisé à y poser un œil curieux. Et je l'ai dévoré. Un exercice d'écriture, mais quelle passion émane de ces mots.

Il pleut à verse, le temps ne change pas dans notre ville morose. Elle m'a proposé de se retrouver dans le parc. Je vais de ce pas quérir un taxi et déposer un mot sous sa porte. Il est encore temps. Je vais derechef lui proposer un rendez-vous plus sûr. Un thé dans les salons de la Bibliothèque. Les ors et les boiseries aux volutes fleuries ne pourront

que l'enchanter. L'idée de nous retrouver sous un parapluie pour un échange standard de livres et de la laisser s'échapper m'est insupportable.

J'espère qu'elle repassera par là mais si je ne m'abuse, l'Institut National de Météorologie est à deux pas de sa demeure et à quatre de la mienne.

A bientôt cher ami,

Pierre

* * * *

Le samedi 5 août,

Chère S. H.,

Je crains que le ciel en ouvrant ses écluses ne contrarie votre offre si charmante, et ce sans regard pour votre statut de météorologiste. Je vous propose donc un autre rendez-vous : mercredi 16h35 au Café Sécession qui se trouve au 1er étage de la bibliothèque municipale, 4 Rue des Echauguettes. N'hésitez pas à m'envoyer un courrier en cas d'empêchement.

Cordialement,

Pierre V

PS : j'ose, puisque, je l'ai parcouru, vous poser une question sur votre exercice de style. Voyez-vous comme tout bon lecteur, l'alchimie entre le rêve et la réalité, le vécu et l'imaginaire m'intrigue. Pourriez-vous éclairer ma lanterne ?

Et oserai-je ajouter que je deviens un aficionado des bulletins météo télévisuels et radiophoniques, cherchant désespérément à retrouver une trace de vous.

* * * *

Le samedi 5 août

Cher Pierre,

Je me dépêche de vous écrire pour que vous ayez cette lettre de confirmation avant mercredi. Vous devez me prendre pour une bien piètre prévisionniste, moi qui vous propose un rendez-vous en plein air à un moment où il pleut à verse, mais nous rencontrons actuellement des conditions météorologiques particulièrement inhabituelles et imprévisibles.

Le livre que vous avez trouvé me donnera peut-être quelques explications et m'aidera à comprendre.

L'exercice de style m'a été suggéré par le professeur de mon atelier d'écriture. La passion que vous y avez trouvée et cette expérience que je raconte (je rougis de vous savoir l'avoir lue), complètement imaginaires, je tiens à vous le préciser, n'avaient pour but que de travailler sur mes émotions.

Je serai mercredi au Café Sécession. Quel lieu de rendez-vous original au milieu de tous ces livres.

*Cordialement,
Sabine H*

PS : A mon tour d'oser vous raconter que je vous ai vu, bien à l'abri derrière ma porte, lorsque vous avez déposé votre lettre. Je n'ai pas osé sortir. Sachez, Pierre, qu'en matière de bulletin météo télévisuel, je tiens davantage de la grenouille sur son échelle que de la présentatrice...

PS2 : J'oubliais : je vous ai trouvé charmant, même déformé par mon œil de bœuf.

* * * *

Le mercredi 8 août

Cher Gérald,

Un courriel rapide, c'est le jour J. Une expression comme une autre. Je m'échine à me poser des questions futiles. Chaussures. Cravate ou pas cravate. Jeans ? Aïe, je n'ai plus de cirage. Ni de mousse à raser.

Ne pas me poser les vraies questions.

Pourquoi cette angoisse juste avant ? Pourquoi avoir soudain envie de fuir, cette peur de tout perdre. Se rendre compte, encore une fois d'un trop plein de sentimentalisme.

Je viens d'arrêter la radio. Ce chanteur m'exaspère. Parce qu'il faut attendre trois jours avant de rappeler une dame ! Et pourquoi pas arriver trois minutes en retard pour avoir l'air de ne pas trop se sentir concerné...

Je serai là avant l'heure. Je ne veux pas qu'elle attende.

J'ai relu sa lettre. Admiré le délicat tracé de ses lettres. Senti encore une fois ce parfum de roses délicatement glissé dans les plis de l'enveloppe.

J'ai revécu cent fois cet instant furtif où elle dit m'avoir observé. Mentirais-je si je disais qu'un léger frisson m'avait parcouru ?

Un bref regard au temps qui passe et au ciel d'un bleu duveteux. Je devine qu'à l'instant de

fermer ma porte, quand le vent discret qui balaie les arbres m'enveloppera, le bonheur pointera son museau discret.

Surtout, surtout ne pas oublier son livre. Et ce brouillon de lettre si tourmenté.

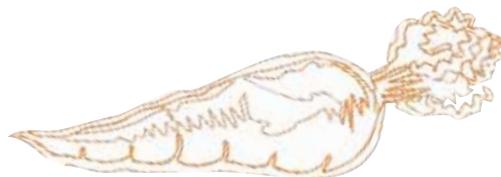
Quoique ... si je le laissais. Si. Non.

Là, il faut vraiment que je parte.

Je glisserai cette lettre à la boîte aux lettres au coin de ma rue, la levée n'est pas encore passée. N'hésite pas à m'appeler, j'ai reçu un courrier m'indiquant que ma ligne serait rétablie ce soir.

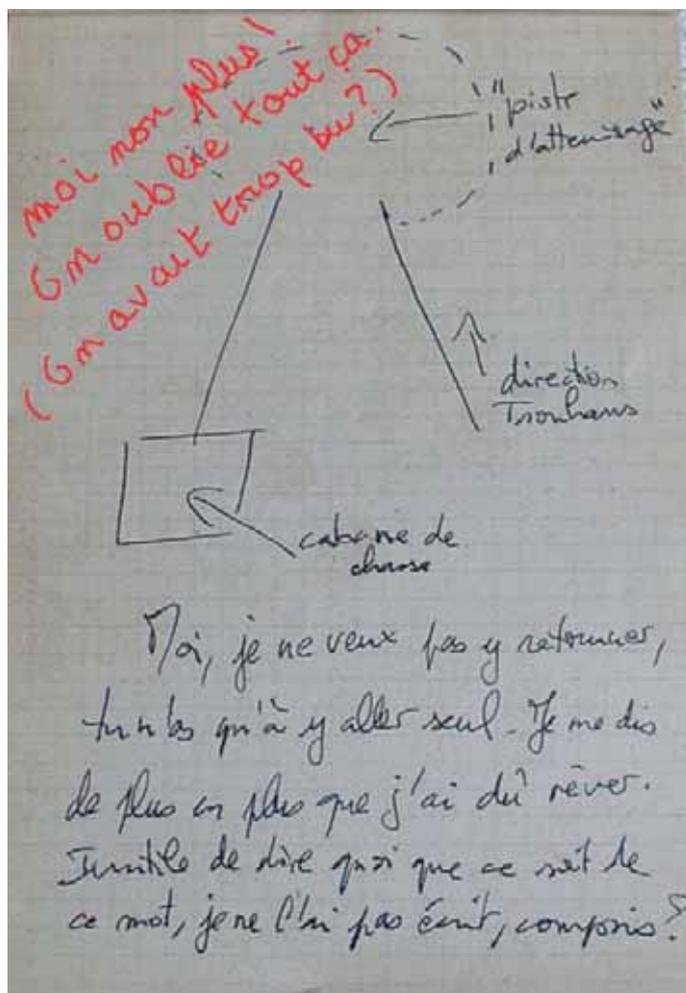
Au plaisir de s'entendre, cher ami.

Pierre



Dénégation

DonaSwann - InFolio





Appel permanent

A vos souhaits !

Règles

Nous avons encore reçu plein de demandes parfois des plus étranges...

Voici la liste réactualisée des vœux les plus désespérés que nous avons reçus (orthographe, grammaire et syntaxe sont également désespérées) :

recherche sur les point noir de carotte
 poème de si jetais une carotte..
 la regle des atchoum
 stylisme 1945-1975
 binette jpg gif pour telephone
 une baigne en magie blanche
 image de pelure d'ongle
 stylo parker bordeaux france
 de quoi est composée une carotte
 dessins engins spatiaux science-fiction
 gâteau carottes pour chevaux
 le tapis volant blabla
 machine carotte
 mon fils s'est énervé et a saigné du nez et
 fortes douleurs à la tête
 on va pas se facher
 respiré le sucre farine
 signe visuel de la radioactivité sur les
 plantes

structure moisissure de carotte
 vidéo superbes pieds féminins chatouillés
 la mort de madame ya poto mere malu

* * *

recettes d'alsace en dialecte
 fabrication poupee de chiffon
 la Guerre des Etoiles étoile sur le front
 gifs animés de guignol et gnafron
 commentaire les nuits d'octobre
 cuisiner des carotte à l'etuvé
 art plastique: le berger et le mouton
 l acrostiche du mot donia
 "mairie pharmacien"
 paroolle de petit jeu

* * *

Pour participer, vous choisissez un « vœu » et vous l'exaucez, si possible, schéma/illustration à l'appui.

Attention, vous n'avez pas de baguette magique, seulement le clavier (magique) de votre ordinateur (magique), un crayon/plume/feutre/tube de colle/appareil photo/caméra (tous magiques) et vos talents de créateur (génial).

Vous devez donc écrire une **courte fiction**, sous forme de nouvelle, de définition, de mode d'emploi, de ce que vous voulez, et vous devez **l'illustrer** (dessin, photo, collage, vidéo...).



Mourir écrasés

Infolio

C'est un touriste apparemment comme un autre, confortablement installé dans un avion, attendant le décollage.

Depuis une semaine, il est en vacances. Des vacances que lui a imposées son patron après vingt ans de service dans son entreprise. Vingt ans à être tellement occupé et passionné par son travail qu'il n'avait jamais pris les congés auxquels il avait droit. Vingt ans où il n'avait jamais été absent, même pour maladie.

Au fond, il les a méritées, ces vacances, mais ce repos l'angoisse.

Les deux premiers jours, il s'est occupé comme il l'aurait fait en week-end : un peu de ménage, des courses, un courte promenade...

Ensuite, tellement peu habitué à rester chez lui, il a commencé à s'ennuyer.

Le quatrième jour, il a songé qu'il pourrait peut être

aller voir ses parents. Mais il a vite abandonné cette idée, se disant qu'il s'y ennuerait autant que chez lui. Finalement après de mûres réflexions, il a décidé de partir en voyage, a alors préparé sa valise, et une fois à l'aéroport, a pris un billet pour le premier avion en partance.

C'est là, une fois à bord, qu'il s'est mis à stresser et à angoisser.

Il pense à ses poissons qu'il a confiés en dernière minute aux soins de son voisin qui est tellement étourdi qu'il va probablement oublier de s'en occuper. Et une fois de retour, il risque de ne pas retrouver un seul de ses poissons vivants.

Puis il se demande soudain s'il a pensé à couper l'eau, le gaz et l'électricité.

Plus que tout, rester là, assis avec cette ceinture qui lui comprime le ventre, à ne rien faire, le rend très mal à l'aise. Un coup d'œil au hublot lui confirme

que l'avion n'a pas encore bougé de l'aéroport. Il sait par expérience que cette sensation qui l'habite en cet instant, la sensation d'avoir l'estomac oppressé, n'est rien comparé à la torsion qui va verrouiller ce même estomac au moment du décollage.

Soudain, un frisson parcourt son échine. Il réalise que, dans sa précipitation, il a oublié de prendre son porte-bonheur. Quand on s'appelle M. Luck comme lui, ce genre de chose, inconsciemment, rassure.

Il essaye de chasser cette idée mais l'anxiété monte, quand il regarde son billet et le prospectus qui lui a été donné avec. Le nom de la compagnie aérienne lui est totalement inconnu.

Il réalise qu'étrangement le billet n'indique pas à quel aéroport il doit atterrir. Voilà ce que c'est de prendre un billet pour le premier avion disponible. Il se souvient du regard surpris, suivi d'un sourire amusé de l'hôtesse au guichet. Elle avait de beaux yeux bleus. Il soupire. S'il avait été plus jeune, et surtout s'il avait été moins empoté... Mais il sait combien il a un air repoussant; et il est resté célibataire faute d'accepter qu'on puisse s'intéresser à lui. Et ces lunettes à double foyer qui lui déforment le haut du visage au point que même lorsqu'il a les yeux fermés, on peut croire qu'ils sont ouverts... Ses démons reviennent le hanter. Ses pensées se réorientent alors vers son voyage. Il se dit qu'il ne sait absolument pas où il va et que, dans ce là-bas inconnu, aucun hôtel ne lui est réservé. Rien à voir avec ses voyages d'affaire où tout est préparé comme sur du papier à musique.

Cette compagnie doit être une compagnie fantôme, à bas coût et de faible renommée.

Cette fois la peur a gagné. Peur de mourir écrasé et carbonisé dans le crash de l'avion. Il décide de descendre. Mais, au même instant, une hôtesse annonce que l'avion va décoller. Et en effet, il le sent se mettre en mouvement. Rouler, rouler, avancer sur la piste. Son estomac se creuse.

Il essaye de repousser cette pensée. De toute façon, il a choisi de partir à l'aventure. Pour une fois, dans sa vie, tant pis s'il doit passer par toutes ces frayeurs. Pour oublier tout ça, il met un casque sur ses oreilles pour écouter de la musique très fort, se couper du monde, oublier qu'il est assis dans un avion, surtout oublier l'hypothèse d'un crash. Il s'efforce de penser à des choses plus clémentes, des choses passionnantes, son travail, ses collègues. Il n'y a que dans ce domaine que sa vie n'est pas une suite de ratés. Il réalise à peine que l'avion quitte le sol. Il est 13 h, ses collègues reprennent le travail après leur pause déjeuner. Il n'écoute pas les annonces au micro. Ils

doivent tous parler de lui, l'envier pour ces longues vacances. Il s'imagine assis à son bureau, à gérer un problème urgent avec toute l'expérience et le savoir-faire qu'il a acquis depuis des années.

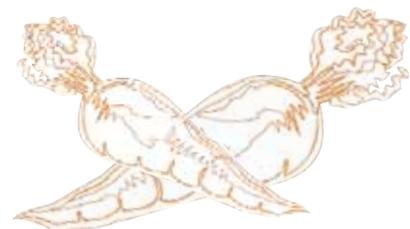
Il faisait un temps agréable à Algus, cité marchande et principal centre économique d'Alsiméda. Ekoriblonim Elka7 était en train de rentrer tranquillement à son domihome dans son écobulle transaérienne. Tout en se déplaçant, il rêvait d'un voyage dans un pays lointain et exotique. Il faisait si bon qu'il décida d'évaporer la paroi de l'écobulle.

Cela fit s'envoler un épik qui s'était nonchalamment posé sur cet habitacle douillet et légèrement chaud. Pris par surprise, il battit une fois de trop des ailes. Ce mouvement souleva alors quelques grains de poussière, qui, par le triste principe de l'arroseur arrosé, vinrent chatouiller le naseau d'Ekoriblonim Elka7. Il éternua.

M. Luck n'entendit pas crier quand se matérialisa subitement un élétame dans l'habitacle. Il sembla léviter quelques secondes. Secondes suffisantes pour causer un mouvement de panique chez quelques passagers. Puis la force de gravité reprit ses droits et l'élétame, de tout son poids magnifique vint aplatis comme une crêpe sur M. Luck et ses deux voisins immédiats.

Ni l'élétame, ni M. Luck n'eurent bien le temps de saisir ce qui leur arrivait. Le premier, loin de sa brousse originelle d'Egalion, se retrouva soudain au milieu d'une foule hurlante, et ressentit une vive douleur en chutant sur des objets de géométrie peu conforme à son environnement habituel. L'autre enfin cessa véritablement d'être stressé par son voyage.

Sur Algus, Ekoriblonim Elka7 se gratta le naseau, pestant contre le fait qu'il devait travailler, ce sans quoi il n'aurait pas à faire ces trajets dans l'air pollué de la ville. En effet, contrairement à tous les membres de sa famille (une haute lignée), lui, Ekoriblonim Elka7, n'était pas un Elu. Pour sa plus grande honte, ceci ne s'étant pas produit depuis des générations et des générations, un membre de la Grande Famille Elka ne possédait ni pouvoir magique, ni divinatoire.



Fanes de carottes tient salon

E kwerkwe et Rose

Dans le Salon, les fanes causent. De livres, bien sûr. De ceux qu'elles mettraient dans la bibliothèque idéale du potager. De ces transfictionnements qui empruntent joyeusement (ou pas) à des genres bien différents, et en détournent les codes : polars futuristes, littérature mainstream teintée de fantastique, etc. Elles en causent à bâtons rompus, échangent leurs impressions de lecture, comme on partage entre amis les livres que l'on aime, sans prétention.

Attention attention, si vous faites partie des lecteurs qui aiment ne pas trop en savoir avant de commencer la lecture d'un roman, cette conversation dévoile certains éléments de l'intrigue.

Rose _

Le premier roman qu'on pourrait placer dans la bibliothèque des Fanes, ce serait *Auprès de moi toujours* (en anglais : *Never let me go*) de Kazuo Ishiguro. D'abord parce qu'il fait une synthèse intrigante entre le roman psychologique traditionnel et le roman d'anticipation. Il avait été question de steampunk dans ce blogzine, lors d'un appel à feuilleton ; le roman d'Ishiguro ne se situe pas dans un passé très lointain (en fait il se déroule dans les années 90), il y a juste un léger décalage par rapport à la réalité contemporaine (comme la

précieuse cassette sur laquelle est jouée la chanson « Auprès de moi toujours » qui fait tant rêver l'héroïne). Mais comme dans un roman de SFFF, la science a pris beaucoup d'avance par rapport à ce que nous connaissons ; elle est capable de soigner les cancers et d'autres maladies mortelles grâce au don d'organes, et elle a organisé une sorte d'industrie permettant ces dons : elle produit des clones, et ce sont ces clones les personnages principaux du roman. Tout cela crée une temporalité étrange. D'autant que les quelques lieux qui nous sont décrits (je me souviens d'un arrêt de bus désaffecté ou d'un centre de donneurs qui est un ancien camp de vacances familiales) sont souvent des vestiges d'une époque disparue ; on a l'impression dans ces passages de voir les ruines de notre propre civilisation, depuis longtemps dépassée.

E kwerkwe _

Pour ma part, je classerais plutôt ce roman parmi les uchronies : que se serait-il passé si... ? Où en serions-nous si, au lendemain de la seconde Guerre mondiale nous avions fait le choix d'investir dans la recherche sur le clonage, et de produire (car c'est bien ce dont il s'agit dans ce roman) une réserve d'organes, sous forme d'êtres vivants complets, créés pour « donner » -et auxquels nous nierions, du coup, toute

reconnaissance d'humanité, tout droit à une vie propre ?

Est-ce tellement éloigné de notre façon de catégoriser les peuples et les personnes et de faire de certains des inférieurs : marchandises, forces de travail, donneurs d'organes (car oui, cela existe déjà) ?

« On ne parle bien du présent qu'au futur » dit Claude Ecken. Je pense qu'on ne parle bien du présent qu'à travers la fiction. Et en ce qui nous concerne, la question du clonage est loin d'être réglée : au contraire, nous en sommes au moment du choix entre faisable et souhaitable, du moins j'espère que nous en sommes encore au moment du choix.

La force du roman d'Ishiguro, c'est de mettre en scène des personnages complexes et attachants, qui un peu étrangement pensent faire la preuve de leur humanité par leur art et leur capacité à aimer, mais qui ne refusent pas le système dans lequel ils sont pris -tout juste espèrent-ils grapiller quelques années, « pour eux ». Ce n'est pas un roman révolté, révolutionnaire : c'est le tableau effroyable d'une société sûre d'elle, pas même mal intentionnée.

Rose _

Cette absence de révolte est aussi due à leur éducation, et se pose vraiment le problème du rôle de cette école, Hailsham, dont l'héroïne est si fière d'avoir suivi l'enseignement. Ce « col-

lege » privilégie l'art et l'apprentissage de la réflexion. Mais par une sorte de pirouette cette culture humaniste, cette valorisation de la créativité poussent les élèves à accepter leur sort, à ne pas s'inquiéter de leur avenir, tant ils sont persuadés de l'excellence de leur formation. Et finalement l'art ne sert « à rien », c'est une monnaie d'échange au sein de l'école puis une activité inutile une fois qu'ils ont quitté l'école. C'est un leurre, finalement, que cette galerie exposant les oeuvres des enfants clones.

On peut d'ailleurs s'interroger sur les figures de la directrice, Miss Emily, et de Madame. Lorsque Kathy et Tommy les retrouvent, bien des années plus tard, Miss Emily tente de replacer l'histoire de l'école dans un contexte historique plus vaste : alors que le roman a été jusque là plutôt intimiste, à l'écart du monde, elle parle soudain du scandale Morningdale (un savant « dévoyant » la science du clonage pour créer des enfants parfaits), de l'importance des « sponsors », des « supporters », des effets de mode... Par son discours, Kathy et Tommy redeviennent des marchandises, des pions, bien traités certes, sur un grand échiquier économique. Quant à Madame, elle a pleuré jadis en regardant la petite Kathy danser rêveusement un coussin dans les bras, mais son émotion est plutôt symbolique (elle pleure devant le symbole de cette petite fille représentant le monde futur serrant le monde ancien dans ses bras), si bien que son intérêt pour les clones paraît réel, mais froid, purement intellectuel.

E kwerkwe _

Je ne suis qu'en partie d'accord avec toi : la résignation des clones vient de leur éducation en général -et non de leur éducation à Hailsham en particulier. Ceux qui viennent d'autres centres ne sont pas plus révoltés.

Par contre, je te rejoins totalement dans ton analyse du comportement de Miss Emily et de Madame : leurs sentiments paraissent bien pauvres et bien mesquins par rapport à ceux de Kat, Tommy et Ruth. Et je me demande dans quelle mesure, finalement, Miss Emily (en particulier) considère les clones comme des êtres humains à part entière. Elle garde toujours une distance illogique, qui ne cadre pas, finalement, avec ce qu'elle professe.

Crois-tu que ce soit ce qu'Ishiguro voulait montrer ? La vanité de nos prétentions artistiques et culturelles, et notre incapacité à nous comporter en êtres « humains » (dans le roman, ce sont les clones les êtres sensibles et créatifs -et l'image flatteuse que nous avons des professeurs est tronquée et déformée, du moins c'est ce que suggère la fin) ?

Ceci dit, je trouve que tu exagères quand tu dis que « finalement l'art ne sert "à rien" » (j'ai noté les guillemets !), je ne pense pas qu'il soit inutile, mais son utilisation dans l'éducation des clones est, certainement, malhonnête.

Rose _

Effectivement tous les clones sont dociles, mais je comprends l'abattement de Tommy qui se sent victime

d'une mystification supplémentaire. On les invite à réfléchir pour mieux leur faire oublier leur sort, c'est particulièrement cruel, je trouve.

En fait ces clones, ces êtres du futur, sont curieusement élevés dans les « humanités », dans un modèle scolaire maintenant ancien (encore un paradoxe temporel)... Je pense que c'est aussi une façon de placer les clones dans une bulle à l'écart du monde réel (d'ailleurs, sans quelques signes extérieurs de modernité, l'histoire semblerait se passer au 19^e siècle).

... Au fait, l'émission Salle 101 a chroniqué le roman ; celui qui en parle se demande si les années 90 ne seraient pas les années 2090 ; je ne pense pas ; le seul défaut qu'il trouve au roman est qu'il est un peu ennuyeux...

E kwerkwe _

Je ne l'ai pas du tout trouvé ennuyeux. Lent, certes, et frustrant, dans la mesure où Ishiguro se comporte avec les lecteurs comme les gardiens avec les élèves, distillant la vérité à petites doses, sans vraiment rien cacher (on sait très vite qu'on a à faire à des clones, par exemple), mais on a toujours l'impression qu'il manque des pièces au puzzle (c'est encore vrai après avoir refermé le bouquin, d'ailleurs).

Quant aux années 90, pour moi, il s'agissait bien des « nôtres ». Des années 90 uchroniques, en somme.

Rose _

Il y a un autre point que l'on pourrait aborder, et qui est

caractéristique des romans utopiques ou contre-utopiques. C'est la place accordée à la sexualité ; pour avoir lu maintenant aussi les deux premiers romans de Kazuo Ishiguro, je dirais que c'est un thème qu'il traite assez discrètement en général. Or ici, il est bien souligné que des cours spéciaux présentent aux élèves la sexualité comme un élément d'épanouissement ; mais comme pour l'art, sa place dans la vie des élèves est ambiguë : les gardiens sont surpris et gênés lorsqu'ils s'aperçoivent que des élèves s'y adonnent dans l'école, l'enseignement ne serait valable que pour « plus tard ».

E kwerkwe _

Je n'y avais pas pensé (enfin, je ne l'avais jamais envisagé comme une caractéristique du roman utopique/dystopique), mais effectivement la sexualité y a toujours une place importante, généralement comme élément perturbateur/révéléateur/porteur de rébellion (que la société soit « permissive » ou pas d'ailleurs, elle génère toujours un certain nombre de contraintes).

Dans ce roman, la sexualité est en effet sans tabous mais théorique et, comme tu le soulignes, « pour plus tard ». J'y vois deux raisons :

1/ une optique hygiéniste, les « donneurs » se devant d'avoir des corps en parfaite santé (et donc, avoir des rapports sexuels fréquents tout en sachant se protéger ?)

2/ une certaine distanciation de la part des gardiens, très à l'aise dans les cours théorique (Miss Emily en train de manipuler le

squelette, et d'expliquer aux enfants comment s'y prendre avec sa baguette, c'est quand même... très détendu, non ?), mais en même temps j'ai du mal à les imaginer aussi décomplexés dans la pratique. Le fait que les clones ne puissent pas avoir d'enfants, leur destin de donneurs... c'est comme si ça les autorisait à avoir une sexualité plus libre, parce qu'ils ne seraient pas tout à fait humains (bon, je pense tout l'inverse, mais là n'est pas la question).

Rose _

Dans le roman aussi, cette liberté de façade est vécue un peu péniblement par la narratrice : adolescente, elle éprouve beaucoup d'appréhension à l'idée de sa première expérience sexuelle (toujours la question de la norme sous la permissivité, comme dans *Le Meilleur des Mondes*, où la norme est changer très souvent de partenaire, pour des raisons « hygiéniques ») et ensuite la sexualité renvoie aussi au monde dont les clones sont issus (on forge des clones à partir de marginaux, c'est dans des revues pornographiques que Kathy cherche son modèle -d'ailleurs quel est le terme utilisé par Ishiguro ?)

E kwerkwe _

Ils les appellent des « possibles », tant qu'ils ont un doute, ou des « modèles » .

Rose _

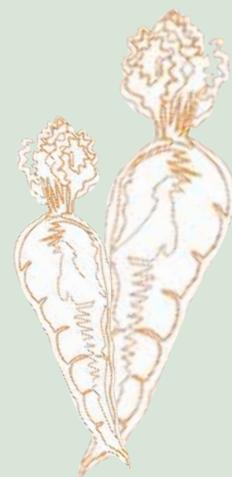
Voilà, la sexualité les renvoie aussi à leur statut d'êtres « inférieurs » issus de « possibles » marginaux.

E kwerkwe _

Et, peut-être pour finir, une question : qu'est-ce qui motive la répugnance vis-à-vis des clones ? Je pourrais comprendre de la pitié. Voire de la peur s'ils étaient un peu plus révoltés. Mais de la répugnance ? Surtout venant de personnes qui les côtoient, qui devraient donc les considérer comme des êtres humains à part entière (comme nous le faisons, nous, lectrices). Qu'en penses-tu ?

Rose _

D'après l'épisode de la promenade à Norfolk et la visite à la galerie d'art, il n'y a aucune différence perceptible entre les clones et les autres. La répugnance ne peut donc être qu'un frisson irrationnel ; un peu comme l'horreur de Frankenstein devant sa créature, sauf que là, la créature est parfaite ou presque. La créature était formée à partir de corps morts (si je me souviens bien) ; cette fois les clones aussi ont partie liée avec la mort, parce qu'ils sont stériles et condamnés, et nés de rien, d'une cellule. Mais ça n'explique pas cette réaction instinctive...



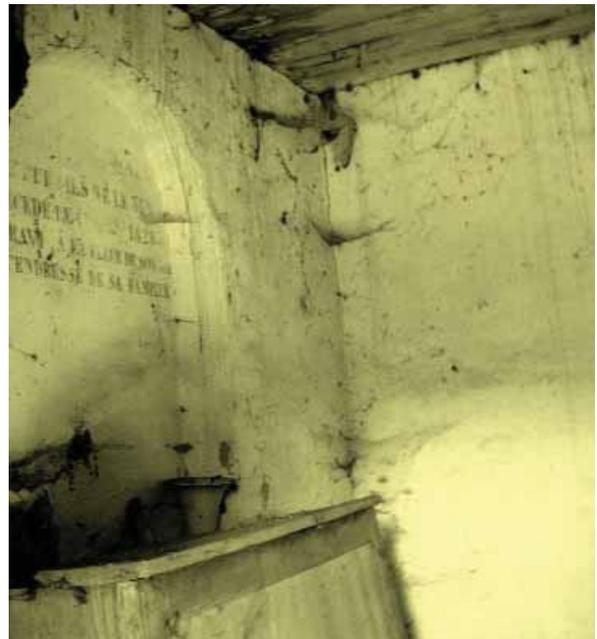


Port-folio SFFF

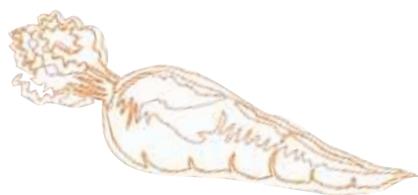
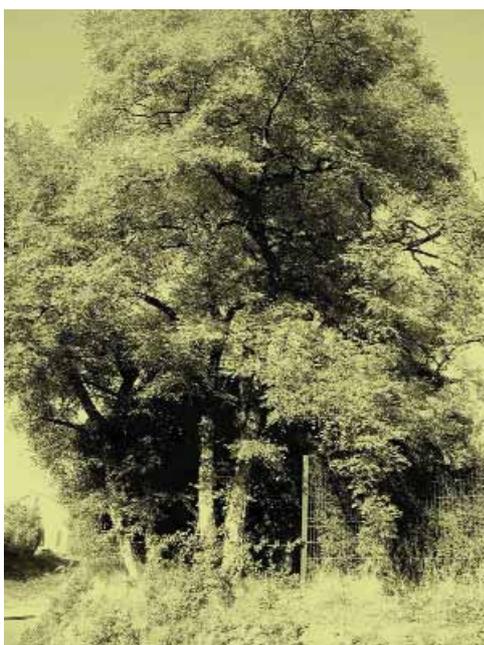
Le Tombeau de la Belle au Bois dormant



Rose







Règles

Fanes de Carottes lance un nouvel appel permanent pour les auteurs photographes :

le port-folio SFFF.

Cette rubrique sera à publication mensuelle, sur un thème obligatoirement SFFF (science-fiction/fantasy/ fantastique).

Chaque port-folio comptera de 10 à 20 photos inédites.

Un titre, pas de légendes, pas de texte: seulement des images qui racontent une histoire, qui montent un décor, qui installent une ambiance fantastique, féé-rique, apocalyptique, etc. Sous-bois enchantés, friches industrielles, ruelles mé-diévaales...

Emmenez-nous pour une balade imaginaire inspirée de l'iconographie SFFF, photographiée au présent, dans notre réalité.



Appel thématique -

AVEC LE PEUPLE DES FÉES

Vanina

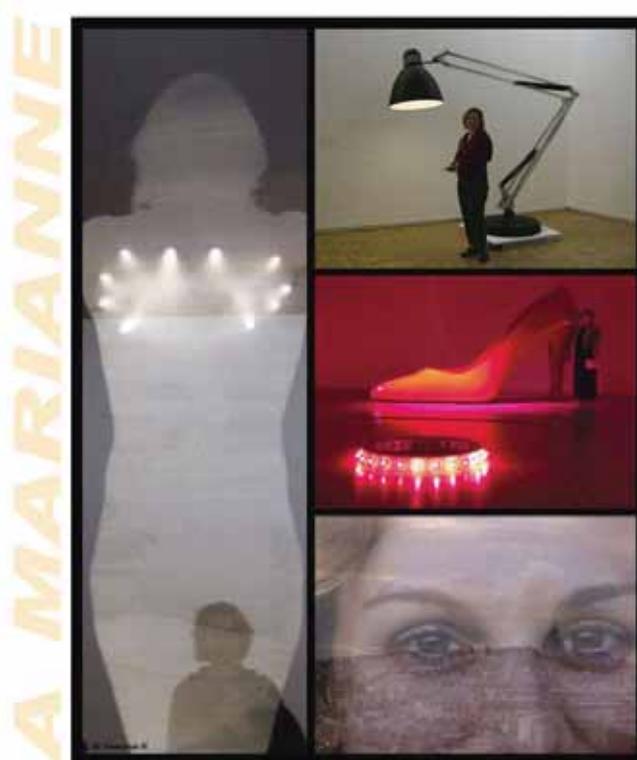
Réponse automnale à l'appel à feuilton de mai 08
« Avec le peuple des fées ».

L'elfe de lumière

Il était une fois, une elfe des villes, au sourire franc, au regard pétillant, qui nourrissait un amour infini pour la lumière.

Sa faculté de rendre tous les objets lumineux était d'une puissance opposée à sa petite taille.

D'ailleurs, plus l'elfe donnait plus elle semblait devenir petite.



Elle avait ainsi aidé la fée électricité dans la création de ses luminaires.

Partout où notre elfe se posait la lumière jaillissait : là pour un bracelet, là pour un soulier.

A la recherche d'un éclairage public digne de ce nom, Gabriel Nicolas de La Reynie fit appel à notre elfe. C'est ainsi que naquit au XVII^e siècle Paris, la « Ville lumière » !

Chemin faisant, notre petite elfe ayant accompli, dans sa grande générosité d'âme et de cœur, l'œuvre de plus d'une vie, elle se confond aujourd'hui à l'infini.

Les auteurs d'octobre



CARO_CARITO



J'écris depuis... très longtemps.
Je lis depuis encore plus longtemps.
Sinon trois brigands, un job prenant où étrangement ... je lis et j'écris et corrige aussi ne m'empêchent pas d'y replonger le soir.
Mais dans un terreau moins aride.
Une partie de mon éducation livresque est originaire d'Amérique latine, mon imagination galope bride abattue et j'aime y mettre une touche irréaliste.
Mais pas toujours.
Blog : [Les heures de coton et les 1001 vaches](http://lesheuresdecoton.canalblog.com)
<http://lesheuresdecoton.canalblog.com>
<http://les1001vaches.canalblog.com>

DONASWANN



Atteinte du complexe de l'imposteur, DonaSwann collectionne les malentendus, les échappées et les voies de garage.
Elle s'amuse bien quand même et barbouille quelques lignes de temps en temps.
Blog : [Au fil des images](http://aufildesimages.canalblog.com)
<http://aufildesimages.canalblog.com>

E KWE RKWE



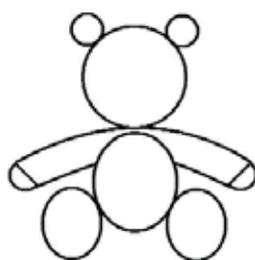
Toute petite, je voyais rarement les lampadaires à temps pour les éviter. Adulte, je continue à rêver debout, et n'évite pas toujours les obstacles qui se sont faits plus subtils.
Ecrire ? Non, surtout pas. Mais jouer, oui, toujours, dans le bac à sable de Fanes de Carottes où je me sens si bien -tant pis pour Georges, pour Ursula, pour Paco, pour Alain... S'amuser, ce n'est pas vraiment trahir.
Blog : [Ekwerkwe's nest](http://ekwerkwe.wordpress.com)
<http://ekwerkwe.wordpress.com>

INFOLIO



L'InFolio est un mammifère bipède nomade social à tendance asociale.
Lors de sa lointaine jeunesse, l'InFolio a rencontré un autre mammifère bipède appelé le professorus de françus. Celui-ci était doté d'un don de voyance, et lui avait prédit une carrière littéraire et non scientifique. Ce savant n'avait ni tout à fait tort ni tout à fait raison. L'InFolio dévore les livres autant que les sciences dévorent l'InFolio. Parfois l'InFolio essaye d'attraper en vol des photons pour leur demander leur numéro de matricule. L'InFolio mène aussi, à ses heures perdues, des recherches sur la relativité du temps liée l'évasion par l'imaginaire et le rêve, et sur le dépôt en couches minces de pigments sur un substrat à base organique.
Blog : [InFolio dans tous ses formats](http://infolio.over-blog.com)
<http://infolio.over-blog.com>

LLO



Geekette amoureuse des robots, naviguant entre la mécanique, l'électronique et l'informatique.
Blog : [famille de geeks](http://familledegeeks.org)
<http://familledegeeks.org>

MAP



Amie de la nature et des jeux de mots pour lutter contre tous les maux !

PANDORA



Je suis une gourmande et une passionnée, en vrac, de voyages, de chocolat, de jeux vidéo et de lectures allant de la poésie (Baudelaire) à la fantasy (Robin Hobb, Guy Gavriel Kay, Tolkien...) et à la science fiction (Bradbury, Philip K Dick, Asimov...) en passant par le polar que j'adore sous toutes ses formes, très noir (Chesbro, Ellroy, Connely, Tabachnik, Liebermann...), dépaysant (Benacquista, Mc Call Smith, Mankell...), amusant comme Westlake ou inclassable comme Vargas ... Et quand tout cela ne suffit plus à me faire rêver, je prends ma plume et m'invente de nouveaux univers pour m'évader au travers de mes personnages et de mes histoires...
Blog : [Les poèmes de Pandora](http://les-poemes-de-pandora.over-blog.com)
<http://les-poemes-de-pandora.over-blog.com>

ROSE



Née : il n'y a pas si longtemps.
 S'incarne aussi bien en Blanche fleur qu'en Madame Bovary.
 Voyage : à l'autre bout du monde, dans sa tête
 Aime : écrire, hésiter juste avant d'écrire, s'enfermer entre d'épais remparts de livres et autres paperolles.
 Blog : [Ce que dit Rose](http://rosealou.canalblog.com)
<http://rosealou.canalblog.com>

VA NINA



Née en 1964 à Paris, dans un milieu artistique, je suis la « petite dernière »

d'une famille de 6 enfants.
 « On » me dit collectionneuse de collections...
 J'ai un fils, né en 1987, dont le père est décédé en 1995.
 J'ai retrouvé en 2005 mon premier Amour ; il est l'homme de ma vie !
 Deux aphorismes qui accompagnent ma vie :
 - « Il ne faut jamais oublier ses rêves. »
 - « Ma liberté s'arrête là où celle des autres commence. »
 Sourire
 Blog : [Art'moureusement vôtre](http://artmoureusement.votre.canalblog.com)
<http://artmoureusement.canalblog.com>

Ce **web-numéro** a été réalisé par

E kwerkwe (en retard),
InFolio (en folie),
Rose (in bloom) et
S tellaS abbat
 (en effervescence) !



Fanes de carottes - mode d'emploi

Fanes de carottes est un blogzine qui traite de (science) fiction - voire de SFFF. C'est, comme dans un magazine papier avec des rubriques variées : des textes, des illustrations, des feuillets, des articles de fond, des chroniques, des jeux, des recettes, des définitions, un courrier des lecteurs...

Tous les mois, nous lançons divers appels pour préparer les numéros à venir. Vous avez une idée, une envie, un peu de temps ? Un clavier, des crayons de couleur, un appareil photo ? Surtout, vous avez envie de vous amuser ? Il suffit d'avoir envie, tout le monde peut participer !

Dans les catégories du blog, vous trouverez :

- les appels en cours : tous les détails sur les appels à textes, à jeux, à feuillets du moment, auxquels vous pouvez participer.
- les appels permanents : les recettes littéraires, le dictionnaire de la SFFF, auquel sont venus s'ajouter le port-folio et les vœux sont ouverts en permanence, vous pouvez jouer quand vous voulez.



Glossaire

SFFF et (S)F

Science-Fiction, Fantasy & Fantastique.

Fanes de carottes traite de (science) fiction - c'est à dire de science-fiction, de fantasy, de fantastique, mais de n'importe quel autre genre littéraire aussi (d'où les parenthèses). Parce que ce qui compte, c'est le mélange des genres !

Fanzine

Le fanzine (contraction de **fanatic magazine**) est un périodique (ou aperiodique) indépendant, créé et réalisé de manière désintéressée par des passionnés de bandes dessinées, de science-fiction, etc., et diffusé à un très petit nombre d'exemplaires.

Blog

Un blog ou blogue (aphérèse de **web log**) est un site Web constitué par la réunion d'un ensemble de billets (appelé aussi notes ou articles) triés par ordre chronologique. Le blogueur (tenant du blog) y publie un texte, souvent enrichi (illustrations, hyperliens, etc.) sur lequel chaque lecteur peut le plus souvent apporter des commentaires.

Blogzine

Le blogzine de *Fanes de carottes* est un magazine, mensuel, publié sous forme de blog. La publication des articles est étalée sur le mois, à raison d'un tous les jours (ou tous les deux jours).

Mentions légales

« Les photos, peintures et textes de ce Fanzine ne sont pas libres de droit. Toute reproduction, même partielle des images et des textes est strictement interdite (article L. 122-4 du Code de la propriété intellectuelle). »